

que la colère suffoquait. . . je suis chez moi, et je vous chasse. . .

—Et moi, désormais le chef de notre malheureuse famille, ajouta M. Lefrançois, je vous renie. . . Partez.

—C'est votre dernier mot à tous les deux, dit-elle encore, en scandant chacune de ses paroles, et en fixant attentivement des yeux flamboyants sur M. Lefrançois et sur M. d'Humbart.

Par un geste simultané, les deux hommes étendirent le bras droit dans la direction de la porte, firent un pas en avant comme pour y pousser eux-mêmes la Saint-Gaudens.

Celle-ci, sans baisser les yeux, les regards aussi durs et aussi cruels, laissa échapper de ses lèvres crispées un petit rire nerveux, ou plutôt un hoquet convulsif, et lança, en se retirant, ces paroles pleines de menaces.

—Imbéciles ! . . . Adviennent que pourra ! Tant pis pour vous ! . . .

Pendant ce temps, le convoi attendait, l'ordonnateur des pompes funèbres allait et venait dans le salon, cherchant le maître de la maison et ne trouvant personne de qui recevoir le signal du départ.

Depuis longtemps déjà la bière avait été descendue, et le boulevard était plein de curieux.

Les assistants commençaient à s'impatienter.

L'ordonnateur demanda humblement des ordres, et, sans même attendre la réponse, se dirigea vers la porte, la masse levée et commandant lui-même la cérémonie.

M. d'Humbart et M. Lefrançois suivirent, entraînant après eux tous les invités.

Le cortège arriva bientôt à la Madeleine, on y célébra une messe solennelle, avec toute la pompe que l'Eglise met au service des grandes fortunes : orgue, chants, lumières, tentures, officiants, le convoi se dirigea ensuite vers le cimetière du Père-Lachaise. là se trouve le caveau de la famille d'Humbart.

Rien d'extraordinaire ne signala la mise au tombeau, si ce n'est qu'en arrivant M. d'Humbart tressaillit et ne put retenir un cri d'étonnement et presque d'effroi.

À la porte du tombeau, deux femmes en grand deuil étant agenouillées.

Elles paraissaient être la mère et la fille. Cependant la plus jeune, âgée de vingt ans à peine, et d'une beauté merveilleuse, révélait par son attitude un sentiment de profonde affliction que ne témoignait pas la plus âgée.

Ces deux femmes restèrent à genoux pendant tout le temps que dura la funèbre cérémonie.

M. d'Humbart s'approcha d'elles et les fit monter dans la première voiture de deuil, où il prit place, lui, quatrième, avec M. Lefrançois.

À peine les portières furent-elles fermées, que la jeune fille se jeta en pleurant au cou de M. d'Humbart.

—C'est bien mal de ne m'avoir pas appelée, dit-elle. . . Votre pauvre femme ! si bonne, si généreuse pour moi ! Elle sanglotait, la belle jeune fille, et sa douleur était poignante.

M. Lefrançois, intervenant

—Calmez-vous, mademoiselle, mon beau-frère a été tellement surpris par ce fatal événement. . .

La vue d'un étranger fit rougir tout d'abord la jeune fille, mais les grandes douleurs absorbent et font disparaître les délicatesses du caractère.

—Vous êtes donc son frère, dit-elle, déjà toute rassurée. Oh ! elle vous aimait bien tendrement, et vous devez savoir ce que M. d'Humbart et elle ont fait pour moi.

Avant d'être mariée, elle était en qualité de gouvernante chez mon vieux parent, le comte de Bérillon, qui m'avait recueillie, j'étais seule au monde, mon père et ma mère sont morts sans que je les aie connus.

—Marguerite, ma chère Marguerite, taisez-vous, dit M. d'Humbart, nous n'avons fait que notre devoir.

—Je vous en prie, mademoiselle, finissez votre histoire, insista l'officier. Il est si doux d'apprendre les belles actions de ceux que l'on aime.

—Oui, je dirai tout, reprit la jeune fille. . . Lorsque M. de Bérillon mourut—et lui aussi de mort violente—je restai sans fortune et sans appui. M. d'Humbart me mit en pension et me fit élever, plus tard, il m'a assuré un avenir. C'est Mme d'Humbart qui est toujours venue m'annoncer ces bonnes nouvelles. Elle n'aurait pas été plus aimante si j'avais été sa fille. J'étais très heureuse avec ma nourrice, qui est si bonne pour moi et qui vous doit tout aussi, lorsque nous avons appris sa mort. . .

La pauvre enfant, que les sanglots suffoquaient, fondit en larmes en murmurant :

—Et je ne l'ai pas vue ! Oh ! monsieur, c'est mal, c'est bien mal.

M. Lefrançois était ému autant par ce récit qui rappelait le dévouement de sa sœur à son égard, que par la douleur si vraie et si touchante de Mlle Marguerite.

Il n'osait cependant pas interroger en sa présence son beau-frère, qui paraissait embarrassé par cette explosion de reconnaissance.

La nourrice parvint à calmer la jeune fille en lui disant, ce que confirma du geste M. d'Humbart, qu'elles avaient toutes les deux le lendemain pleurer et prier dans la chambre de la morte.

À partir de ce moment, Mlle Marguerite fut plus calme, avec une abondance de détails et une adorable naïveté d'expressions, elle revint sur ses souvenirs et rappela les bienfaits de M. et de Mme d'Humbart.

Sa voix, légèrement voilée par l'émotion, avait un timbre délicieux qui était une véritable caresse.

Enfin il fallut se quitter.

Les deux femmes descendirent de voiture au square Montholon. Elles habitaient un appartement qui domine ce joli coin de verdure.

Par une association d'idées et de sentiments toute naturelle, M. Lefrançois rapprochait dans son esprit le souvenir de sa sœur, et l'histoire de cette jeune fille.

Il ne comprit tout d'abord qu'une chose. c'est que sa sœur avait été pour elle un ange gardien.

Mais quand Mlle Marguerite ne fut plus là, il eut comme un éblouissement :

—Quelle candeur ! pensait-il. Quelle reconnaissance ! C'est un cœur d'or, comme était ma pauvre Emilie. . .

Et sans qu'il en eût bien conscience, il ajoutait :

—Et qu'elle est belle !

Comme s'il eût craint de laisser échapper la délicieuse émotion qu'il ressentait, il n'adressa pas une question à son beau-frère, pas même un regard.

Il concentrait ses pensées et ses souvenirs, lorsque la voiture s'arrêta devant la maison du boulevard Malesherbes.

Des douces régions du sentiment dans lesquelles son esprit et son cœur étaient bercés, il lui fallut bien vite retomber dans la cruelle réalité.

En rentrant au salon, Mme de Saint-Gaudens lui apparut de nouveau, et il ne lui fut pas difficile de reconnaître qu'elle avait une attitude bien caractérisée d'insolence et de provocation.